

Exposé fait à la demande d'Yves Lugin,
Société Psychanalytique Freudienne,
Paris, le 9 novembre-2015,
23 rue Campagne première, Paris.

Dr. Pierre Sabourin (Quatrième Groupe)

Présentation du livre de Judith Dupont
Son itinéraire analytique,
« *Au fil du temps ...* »

On peut ouvrir ce livre n'importe où, on trouvera toujours la pondération la finesse et l'à propos, dans les derniers textes comme dans les premiers, ceux de sa rencontre précoce avec l'univers naissant de la psychanalyse à Budapest, jusqu' à un dernier petit bijou publié au printemps 2015 dans la revue Canadienne de Psychanalyse : « *Comment l'esprit vient aux analystes* ».

C'était à l'occasion d'une *Conférence Internationale Sandor Ferenczi* à Toronto, au Canada, du 7 au 10 Mai de cette année, auquel je participais ; le thème était l' « *Héritage d'un esprit psychanalytique*, centré de fait sur les textes ultimes de Ferenczi, ce qui a permis à Judith de ne pas rater l'occasion d'y participer tout en restant à Paris.

Elle écrit par exemple dans ce texte publié au Printemps 2015, numéro 23 de cette Revue, Dossier spécial FERENCZI:

« *Aujourd'hui je continue à apprendre tous les jours. Chaque nouvelle personne que je rencontre donne lieu à une nouvelle expérience. L'expérience déjà acquise ne m'apporte aucune réponse, seulement la capacité de mieux me poser les questions.* »

En ouverture elle y fait référence à Jean de la Fontaine, dans un de ses contes au ton plutôt grivois, « : « *Comment l'esprit vient aux filles* », (1674), où une jeune Lise, entre songe et mensonge, fait son apprentissage, qui, transfert aidant, n'est pas tout à fait absent de notre « *métier presque inclassable* ».

Je rajouterai qu'en feuilletant les œuvres de Collette j'ai découvert

qu'une de ses nouvelles, Mitsou, a le même sous-titre que ce conte de La Fontaine. C'est l'histoire d'une initiation à l'amour plutôt leste, dans ce milieu du café-théâtre et des demi mondaines, où l'illusion, la rêverie, l'idéalisation et un brin de naïveté, ont fortifié chez cette jeune Mitsou, en Mai 1918 à Paris, cet apprentissage auprès des militaires Américains, des multiples nuances entre les différentes formes d'amour.

Pour illustrer cette idée Judith repense à sa grand-mère et à sa recette très précise du gâteau au chocolat. Quand Judith essaye à son tour d'en faire un ce fût un premier échec qu'elle détaille avec humour ; puis après d'autres tentatives le résultat s'est amélioré ...

Je confirme, j'y ai goûté...

Judith d'en conclure qu' *« On ne peut pas « former » un analyste, mais certains parviennent à « se former » pour exercer ce métier ».*

Je choisis plus loin dans un passage du même article :

« Ce qui m'est venu « d'esprit » pour la psychanalyse, c'est à peu près de la façon suivante. Comme je l'ai déjà dit je suis née en 1925. Ferenczi venait d'écrire Thalassa, ouvrage publié plus tard en Hongrois par la maison d'édition de mon père. Ma grand mère, ma tante, mon oncle ont tous défilé sur le divan de Ferenczi, sont devenus ses élèves puis ses collaborateurs, et ceux des membres de ma famille qui ont échappé à cette expérience ont néanmoins fréquenté assidûment sa maison en amis. Ils ont tous éprouvé une grande affection, beaucoup de tendresse et d'admiration pour cet homme sensible, intelligent courageux et créatif. Je pense que tous ces effluves affectifs, malgré mon immaturité de l'époque, ont contribué à la venue de cet « esprit » qui est le mien »

En parlant des membres de cette famille là qui l'ont élevée, Judith poursuit:

« Ce sont eux qui m'ont appris qu'on pouvait être très-très en colère contre quelqu'un qu'on aime sans que cela déclenche une catastrophe affective. Ils étaient bourrés de principes sur l'éducation des enfants, mais prêts à en changer quand cela ne fonctionnait pas. Ce sont eux qui m'ont appris que si la théorie et le monde intérieur du patient ne sont pas d'accord, c'est toujours le patient qui a raison, même si ce n'est pas au premier degré. Ce mode d'éducation a certainement participé à l'advenue de mon genre d'« esprit ».

Dans son chapitre intitulé *Traduire* on peut lire :

« Traduire a toujours été un plaisir pour moi...

Chez certains qui ont émigré très jeunes, la langue d'origine fonctionnera comme une sorte de revenant, de fantôme ; ...

L'activité de traduction est une façon d'essayer de gérer toute cette complexité de sentiments, d'attachements, de rejets, de confusions. Cette double approche d'une idée, d'un style, d'un rythme, aide à suturer la coupure intérieure.

Traduire les textes de Ferenczi ajoutait encore un élément supplémentaire à ce qu'implique toute traduction: Ferenczi écrivait le plus souvent en Allemand. Non seulement ses lettres à Freud, mais aussi la plupart de ses articles puisqu'ils étaient destinés à être présentés à un public multilingue et le Hongrois comme on sait n'est pas vraiment une langue internationale. Pour cette raison même, la plupart des Hongrois cultivés parlent plusieurs langues. Ferenczi dans ses écrits, aussi bien publics que privés, inclut des mots ou des phrases en anglais, en français, en espagnol, en latin....Il nous est arrivé maintes fois, dans notre groupe de traduction, de traduire un expression de Ferenczi de l'allemand en Hongrois, pour en comprendre toutes les résonances, avant de trouver une expression française correspondante qui nous paraisse vraiment satisfaisante. »

En ce qui me concerne je rajouterai aujourd'hui un souvenir personnel de ces années de travail Place Dauphine, ayant participé à ces traductions depuis le Quatrième tome des Œuvres complètes de Ferenczi, et des lettres de Ferenczi-Groddeck, jusqu'au Journal Clinique et les trois tomes de la correspondance Freud-Ferenczi .

Un soir, tout d'un coup personne parmi nos germanistes ne comprenait ce que signifiait ce sigle entre parenthèses, SSS ? Huit jours plus tard, je ne sais plus qui de Judith ou de Suzanna Achache avait retrouvé dans sa mémoire un principe de la morale de l'époque, rattaché aux belles mères, à savoir : se taire, faire des cadeaux et avaler des coulevres ... !

Si j'ai bien saisi ces trois mots allemands : *Schweigen, schencken Schlucken*.

De même pour traduire « *UR-UR* » comme qualificatif du trauma précoce de la relation mère-enfant, c'est Judith qui après plusieurs autres solutions à proposé ce « *Super-archi traumatique* », ce qui est aujourd'hui parfaitement intégré pour décrire ces cicatrices hyper précoces.

Dans une même optique et pour essayer de préciser ma pensée sur l'importance de ce volume IV, et les opinions qui circulaient par rapport à Ferenczi et son œuvre, j'avais intitulé la préface de ce tome, en 1982, « *Vizir secret et tête de turc* ».

Plus loin dans un chapitre que Judith appelle *Cinquante après...* et où elle parle de son analyse avec Daniel Lagache, on peut lire ceci :

« Un des sujets urgents a été de démêler le sens qu'avait pour moi mon judaïsme. Quel sens cela pouvait bien avoir pour quelqu'un qui ne connaissait pas les traditions, ne croyait pas à la religion, et en avait d'ailleurs officiellement une autre, le protestantisme. En même temps ce peu de chose était déjà suffisant pour pouvoir être tué, tout à fait légalement.

Il devait y avoir quelque chose de louche dans cette affaire. J'étais coupable de quelque chose que je ne connaissais pas, et en même temps coupable de prendre en considération une culpabilité absurde.

Mais chose troublante : les gens inattendus, des amis authentiques, laissaient parfois échapper des expressions prenant les juifs pour cible, sans même s'en rendre compte, sans penser à mal.

Ainsi même mon analyste n'était pas pour moi au dessus de tout soupçon, bien que je n'aie jamais constaté chez lui le moindre dérapage verbal. Après avoir longuement travaillé la question—comment ? Je ne saurais plus le reconstituer--, je me suis sentie beaucoup mieux. Le problème juif m'est apparu comme le problème des antisémites et non des juifs, même s'il pouvait par ricochet leur en créer de très sérieux.

Les mécanismes de cette absurdité me sont apparus plus clairement, même si cela n'y apportait pas plus de sens.

Et un jour j'ai pu rassurer mon analyste en lui faisant part de ma décision : il ne pouvait pas être antisémite parce que c'était antinomique avec la psychanalyse. »

Le centre de cet ouvrage de Judith est orné d'une série de photos de sa famille peu connues qui vont de la petite Judith Dormandi avec sa tante Alice Balint et son fils John, puis Vilma Kovács sa célèbre grand-mère et son cabinet de consultation, Frédéric Kovacs le grand père de Judith mécène de la psychanalyse hongroise jusqu'à leur belle demeure, effondrée par les bombardements lors du siège de Budapest ; On voit aussi Olga la future mère de Judith et future caricaturiste de tous les psychanalystes de l'époque, ici écoutant sa sœur Alice au piano, plusieurs photos du couple Alice et Michaël Balint, le père de Judith Ladislas Dormandi, les Ferenczi, Sandor, Gizella, et sa fille Elma, donc belle fille de Ferenczi, mais aussi Winnicott, René Laforgue et sa femme Paulette, enfin les photos de sa fille Héliane, de son fils Pierre ainsi que Jacques Dupont son mari médecin et imprimeur, dont Judith parle avec tendresse, pour terminer par une réunion récente d'un des groupes de traduction du Coq Héron, dans leur sympathique maison d'Andilly.

Le premier chapitre à *propos de Ferenczi*, et le suivant à *propos de Balint* constituent le cœur de son ouvrage, le cœur de cette vie de travail.

En rendre compte m'est impossible, car la réflexion est continue quand elle évoque l'un ou l'autre et rien ne peut remplacer la lecture que chacun d'entre nous en fera; c'est pourquoi je prendrai la liberté de ne vous transmettre aujourd'hui que ce qui me semble crucial.

Prenons par exemple ce texte intitulé : *Ce fou de Ferenczi*. (p.137)

... « *Ferenczi considère qu'un patient en état de régression profonde, ou aux prises avec un surmoi écrasant est aussi fragile qu'un enfant et doit être traité avec beaucoup de tact pour éviter de reproduire la situation traumatique d'autrefois, entraînant les mêmes effets.*

On peut concevoir que cette façon de considérer la taumatogénèse ait pu paraître assez troublante à ces analystes (ou parents) qui pouvaient se dire en toute assurance qu'ils n'ont jamais agressé ou maltraité leurs patients (ou enfants) d'aucune façon. L'idée que des actes ou attitudes apparemment anodins puissent déterminer dans certaines circonstances des dommages durables est extrêmement perturbante et culpabilisante.

Cependant, on considère toujours avec suspicion ceux qui s'approchent un peu trop près de la folie, fût ce pour la comprendre. Si l'on ne se pose pas comme radicalement différent du fou, on se trouve déjà au bord du précipice qui risque de vous engloutir.

Même chez les psychiatres on trouve des attitudes radicalement différentes à l'égard de la folie. Certains abordent leurs patients avec empathie, essaient de les suivre de repérer la structure et le sens de leur délire, leur fournir les repères qui leur font défaut, chercher les fils propres à suturer leurs clivages. D'autres luttent contre la maladie mentale, qu'il s'agit de supprimer plutôt que de guérir. Ils ne supportent pas que la folie existe, ils ne supportent pas ce qu'elle cherche à exprimer (p.143)

On peut penser que se livrer ainsi à des personnes gravement malades représente un risque fou. Ce risque Ferenczi s'est résolu à le prendre, tout en reconnaissant que ce n'était pas sans crainte. L'analyse mutuelle peut apparaître ainsi comme un remède de cheval pour le patient et une technique Kamikase pour l'analyste.

La tentative s'est finalement avérée comme impraticable, mais Ferenczi était un pionnier. Il s'est exposé à des bouleversements émotionnels sans prendre les mesures de protection nécessaire, comme Marie Curie exposée aux rayons X. Aujourd'hui chacun se débrouille comme il peut avec ces patients à la fragilité extrême; Aujourd'hui grâce à Ferenczi, nous voyons plus clairement le problème, mais quant à la solution, chacun s'y prend de son mieux au cas par cas....

Plus loin, je remarque cette phrase qui nous lègue sa pertinence en ligne directe

de Budapest, au moment de ce que j'appelle **la bifurcation épistémologique des années trente**, quand Ferenczi écrit son Journal et anticipe ce qui se décrira quelques années plus tard par l'Ecole de Palo Alto : Le célèbre « double-bind »:

(Voir aussi un de mes articles de 1989, dans la revue Internationale d'histoire de la psychanalyse, tome II, que j'avais intitulé : *La co-subordination mutuelle, une formule de Ferenczi qui anticipe le « double-bind ».*)

Voici ces phrases si importante de Judith (p. 145)

Tout se passe comme si Ferenczi avait coincé les analystes –et tout d'abord lui même, dans une sorte de double lien : être parfait sans ignorer que c'est hors de portée, et, en même temps reconnaître ses insuffisances. Assumer ses insuffisances mais ne jamais s'en satisfaire. Admettre que l'analyste n'est pas en mesure de tout résoudre, mais cependant agir comme si tous les problèmes pouvaient être résolus par l'analyse, à condition d'en trouver, d'en inventer les moyens.

Toute la complexité de l'histoire de la psychanalyse entre Vienne et Budapest, entre les Ferenczi et les Groddeck, des postures de Jones aux réactions Américaines, de l'affaire Rank aux multiples facettes du Journal Clinique tout est là pour être enfin saisissable dans son ensemble, l'humour dans les correspondances comme *la notion de trauma selon Ferenczi : avancée ou recul théorique ?* C'est toute l'œuvre de Ferenczi qui est détaillée pour qu'elle soit comprise et étudiée : Le pari est réussi.

Bien sûr au fil du temps de tous ces textes et lettres traduits, sont aussi évoqués les mille et un problèmes soulevés par la relation de Ferenczi à Freud, les controverses et les appels : en 1910 l'incident de Palerme et les limites de Freud, en 1912 les difficultés amoureuses de Sandor, l'affaire Elma dont on sait qu'elle a réussi à parler à Freud dans sa cure faite d'urgence à Vienne, en 1912-1913, puis la demande d'analyse de Sandor à Freud.

A propos de Michaël Balint son oncle par alliance, et de sa première épouse, Alice, la tante de Judith voici une phrase dans ce livre qui résume assez bien qui ils étaient :

« Comme le précise *Michaël Balint* dans l'introduction à son ouvrage *Amour primaire et technique psychanalytique* : « *Toutes nos idées, qu'elles aient germé dans l'esprit d'Alice ou dans le mien, firent l'objet de discussions interminables, pour le plaisir d'abord, puis pour être mises à l'épreuve, expérimentées et critiquées. Très souvent le choix de celui de nous deux qui allait publier telle ou telle idée était laissé au hasard. Nous n'avons publié qu'un article en commun, mais presque tous*

pourraient porter nos deux signatures. »

Judith reprend en écrivant : *C'est ainsi qu'il inclût dans ce volume, l'article signé d'Alice et intitulé : « Amour pour la mère et Amour de la mère » ?*

C'est le dernier article qu'elle ait publié, en 1939. Il représente une étape importante de leur démarche, entreprise en commun puis poursuivie par Michaël seul.

Enfin dans ce que Judith désigne comme *écrits Divers*, sur les victimes, sur les traumas, sur le racisme, et pour finir à propos de l'historien Paul Roazen sur les Hagiographes et les iconoclastes, je retiendrai ce qu'elle évoque en parlant de *l'expérience de la vieillesse*. Beaucoup d'entre vous ont dû lire ce volume composite d'opinions de plusieurs psychanalystes, publié il y a quelques années ; on peut y lire ceci

« Les analystes, comme tous les humains, ont du mal à aborder cette période de la vie. On sait que chacun doit s'y confronter le moment venu, s'il a la chance de vivre assez longtemps pour cela. La vieillesse est dans l'ordre des choses, l'analyse n'y change rien, ou pas grand-chose. Contrairement à mon maître Ferenczi, cet optimiste désespéré, je ne pense pas que la psychanalyse puisse tout arranger.

A certains égards la vieillesse m'apparaît comme un état surréaliste :

On est exactement le même que celui qu'on a toujours été, on porte en soi l'enfant, l'adolescent, l'adulte qu'on a été, voire le nourrisson et même le fœtus peut être, et pourtant rien n'est pareil qu'avant. Il y a une sorte de contradiction irréductible entre la perception qu'on a de soi et ce dont on est capable, du fait des problèmes physiques inévitables.

Toutefois, j'ai constaté qu'on peut être vieux à tout âge, voire à plusieurs reprises. La première fois où je me suis sentie vieille, c'est le lendemain de mon 11ème anniversaire, le matin à mon réveil. J'ai soudain réalisé que désormais mon âge s'écrira à deux chiffres jusqu'à 99 ans. Et puis j'ai eu un pincement au cœur quand j'ai eu 50 ans, car c'était le demi-siècle. Et une fois encore à 75 ans parce que ça tombait sur l'an 2000 et que je m'étais toujours demandée si j'arriverais jusque là. »

Voilà ;

Après ce survol de ma part, ce que je voulais vous dire ce soir de cet itinéraire subtil, Au Fil du Temps...

Sans citer toutes ses phrases, souvent exemplaires d'une pensée en harmonie avec elle même, et au centre de tous les débats qui nous passionnent tous.

Je ne doute pas un instant du grand succès que ce livre va recevoir.

En te remerciant chaleureusement Judith, au nom de tous ceux qui sont ici,
pour ce que tu as écrit,
ce que tu as fait,
et surtout pour ce que tu es.
